

# *L'autre président*

*I.*

*Donc, vieux partis, voilà votre homme consulaire !*

*Aux jours sereins, quand rien ne nous vient assiéger,*

*Dogue aboyant, dragon farouche, hydre en colère ;*

*Taupe aux jours du danger !*

*Pour le mettre à leur tête, en nos temps que visite*

*La tempête, brisant le cèdre et le sapin,*

*Ils prirent le plus lâche, et, n'ayant pas Thersite,*

*Ils choisirent Dupin.*

*Tandis que ton bras fort pioche, laboure et bêche,*

*Ils te trahissaient, peuple, ouvrier souverain ;*

*Ces hommes opposaient le président Bobèche*

*Au président Mandrin.*

*II.*

*Sa voix aigre sonnait comme unealebasse ;*

*Ses quolibets mordaient l'orateur au cœur chaud -*

*Ils avaient, insensés, mis l'âme la plus basse*

*Au faite le plus haut ;*

*Si bien qu'un jour, ce fut un dénouement immonde,*

*Des soldats, sabre au poing, quittant leur noir chevet*

*Entrèrent dans ce temple auguste où, pour le monde,*

*L'aurore se levait !*

*Devant l'autel des lois qu'on renverse et qu'on brûle,*

*Honneur, devoir, criaient à cet homme : – Debout !*

*Dresse-toi, foudre en main, sur ta chaise curule ! –*

*Il plonge dans l'égout.*

*III.*

*Qu'il y reste à jamais ! qu'à jamais il y dorme !*

*Que ce vil souvenir soit à jamais détruit !*

*Qu'il se dissolve là ! qu'il y devienne informe,*

*Et pareil à la nuit !*

*Que, même en l'y cherchant, ou le distingue à peine*

*Dans ce profond cloaque, affreux, morne, béant !*

*Et que tout ce qui rampe et tout ce qui se traîne*

*Se mêle à son néant !*

*Et que l'histoire un jour ne s'en rende plus compte,*

*Et dise en le voyant dans la fange étendu :*

*– On ne sait ce que c'est. C'est quelque vieille honte*

*Dont le nom s'est perdu ! –*

*IV.*

*Oh ! si ces âmes-là par l'enfer sont reçues,*

*S'il ne les chasse pas dans son amer orgueil,*

*Poètes qui, portant dans vos mains des massues,*

*Gardez ce sombre seuil,*

*N'est-ce pas ? dans ce gouffre où la justice habite,*

*Dont l'espérance fuit le flamboyant fronton,*

*Dites, toi, de Pathmos lugubre cénobite,*

*Toi Dante, toi Milton,*

*Toi, vieil Eschyle, ami des plaintives Electres,*

*Ce doit être une joie, ô vengeurs des vertus,*

*De faire souffleter les masques par les spectres,*

*Et Dupin par Brutus !*

*Bruxelles, décembre 1851.*

*Victor Hugo (1802-1885)*

